

Charles Journet

Obéissance et liberté

● ● ● **Claude Favez**, Genève
Historienne¹

Charles Journet est né à Genève, mais il passa la plus grande partie de sa vie à Fribourg. Il n'en demeura pas moins attaché à sa ville natale, qu'il eut de la peine à quitter, et où il revint chaque semaine pour y diriger un cercle d'étude et prêcher à l'église du Sacré-Cœur. Il dédiera son livre sur *Saint-Nicolas de Flüe* (1942) : « A l'Eglise/ma grande patrie de toujours. A Genève et à Fribourg/mes petites patries d'un jour. »

Après son ordination, il fait, en Italie, un essai de vie dominicaine, qu'il ne peut poursuivre pour raison de santé, puis devient vicaire à Fribourg, Carouge et Genève. En 1924, il est nommé par Mgr Besson, évêque du diocèse, professeur de dogmatique au Grand séminaire de Fribourg, où il enseigna jusqu'en 1970.

Une des rencontres les plus importantes de sa vie est celle du philosophe français Jacques Maritain et de sa femme Raïssa. La correspondance entre les deux amis s'étend, sans coupure, de 1920 à 1973. Le prêtre genevois assiste aux Cercles thomistes,

dès leur fondation, en 1922, par Maritain. Charles Journet encourage son ami dans tous ses combats, comme avant la guerre, en 1926, lors des remous qui entourent la condamnation de l'Action française par Pie XI et la publication par le philosophe de *La Primauté du spirituel* où il soutient la décision papale.

En 1926, c'est la fondation de la revue *Nova et Vetera*, dont le rayonnement dépassera nos frontières. A côté des articles consacrés à la théologie et à la philosophie, une grande place est réservée aux artistes par la publication de poèmes, de reproductions ou de photographies d'œuvres d'art. Charles Journet soutient les membres du Groupe de Saint-Luc et, lorsqu'ils se heurtent à l'étroitesse d'esprit du clergé, il défend les œuvres d'Alexandre Cingria ou de Gino Severini.

Le courage face à la guerre

En 1936, au moment de la guerre d'Espagne, alors que la plupart des évêques voient en Franco le champion de l'Eglise et de l'Occident chrétien contre le communisme, Charles Journet, lui, ressent « la nécessité de faire une trouée entre le fascisme et le communisme ». « Ce qui me fait souffrir beaucoup, c'est d'avoir une vue des

portrait

Fondateur de la revue suisse Nova et Vetera, Charles Journet (1891-1975) est un des grands théologiens catholiques du XX^e siècle. Disciple de saint Thomas, il récusait le terme de néo-thomiste, se disant thomiste, tout simplement. Si sa représentation de l'Eglise et ses positions anti-œcuméniques motivèrent en son temps les jésuites de Suisse romande à médiatiser une autre vision de l'Eglise à travers la création de la revue choisir, il fit preuve d'une grande liberté de penser, notamment durant la guerre.

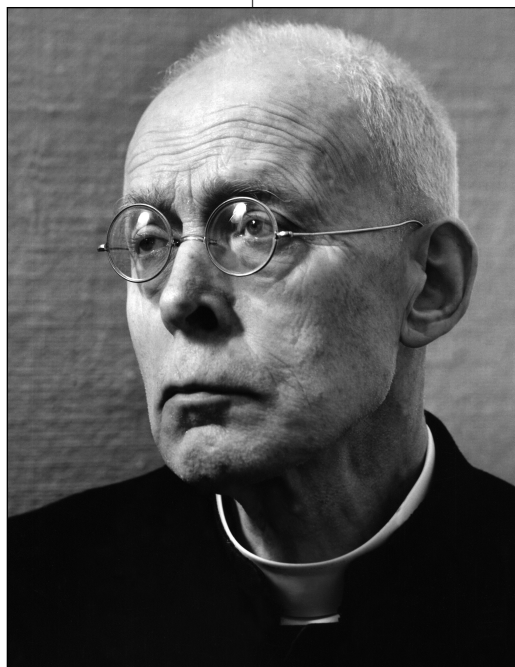
1 • L'édition de *Journet, Maritain. Correspondance*, a été établie par Claude Favez et al. Six volumes retraçant cet échange épistolaire, qui dura de 1920 à 1973, ont été édités entre 1996 et 2009, aux Editions Universitaires/Saint-Paul, Fribourg/Paris, puis Saint-Augustin, St-Maurice.

portrait

choses qui me place comme en opposition aux déclarations qui semblent venir même du pape... Je suis intimement persuadé que cette guerre n'était pas justifiée. Et il se pourrait qu'elle nous jette dans une immense conflagration mondiale fascisme-communisme. »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les éditoriaux de *Nova et Vetera* sont magnifiques de lucidité et de courage, alors même qu'on ne savait pas si la Suisse serait envahie. Il encourt non seulement la censure ecclésiastique mais aussi la censure militaire, en particulier lorsqu'il veut faire paraître *A travers le désastre* (1941), de Maritain, premier livre de la résistance française. A propos de la neutralité, il précise : « Il est donc nécessaire d'apprendre à distinguer la non-intervention politique et la non-intervention morale et spirituelle. Dans le conflit actuel, la première peut être dans certains cas légitime. La seconde serait un crime » (1941).

Charles Journet



A plusieurs reprises, dans ses lettres, il déplore qu'en Suisse, « la liberté de dire ce qu'on pense baisse de jour en jour ». Le point le plus crucial de son désaccord avec Mgr Besson est atteint lorsque celui-ci lui interdit de publier, en septembre 1942, un article condamnant les rafles des juifs emmenés au Vélodrome d'Hiver, à Paris, en attente de la déportation. L'abbé obéit, mais fait circuler des tirés à part. Les textes de cette époque sont réunis dans *Exigences chrétiennes en politique* (1945).

Le sort de la Pologne le bouleverse aussi. Il avait fait un premier séjour en 1937 à Laski, près de Varsovie, où des aveugles, des franciscaines et des intellectuels laïcs vivaient en communauté. Il y contracta des amitiés ferventes et chercha, par tous les moyens, à venir en aide à ses amis. A Pâques 1940, il consacre un numéro spécial de *Nova et Vetera* au *Chant de la Pologne*. Enfin le drame vécu par les juifs d'Europe l'atteint profondément. En 1943, il commence à rédiger *Destinées d'Israël*, qui paraît en 1945. En 1957, il visite le camp de Majdanek. Il note, dans son carnet personnel : « C'est là qu'il y a eu tant de terreurs, et tant d'horreurs. J'essaie de dire le *Pater*..., la bonté du Père qui est aux cieux, qui a vu tout cela. Quel mystère ! A quelle profondeur il faut croire ! » Hanté par le problème du mal, il y consacre un livre en 1961, *Le Mal, essai théologique*. Ajoutons que, contrairement à Maritain, il ne pensait pas que les juifs avaient un droit divin de s'installer en Palestine.

Conservatisme et nuances

En 1947, il participe à la Conférence de Seelisberg, au bord du lac des Quatre-Cantons, qui réunit juifs et chrétiens pour lutter contre l'antisémitisme. En 1956 et 1958, au monastère de Tumlilina, dans l'Atlas marocain, il prend part à des cours d'été destinés à faire se rencontrer des étudiants juifs et chrétiens.

Charles Journet était de fait plus porté au dialogue interreligieux qu'à l'œcuménisme entre chrétiens. Son attitude envers le protestantisme évolua cependant. Si, en 1925, il publie un livre très dur, *L'Esprit du protestantisme*, attaquant surtout le courant libéral, il reconnaîtra plus tard : « J'ai manqué de charité », et ne voudra pas que l'ouvrage soit mentionné dans la liste de ses œuvres.

Il a d'ailleurs du respect pour la rigueur dogmatique de Karl Barth, mais se méfie de l'œcuménisme tel qu'il le voit pratiqué. Il condamne notamment fermement l'intercommunion. « Le seul œcuménisme qui ne trompe pas », dit-il, c'est lorsque les chrétiens obéissent « aux exigences profondes de l'Évangile ». Il pensait que le mouvement de Taizé, qui mettait en demeure les Églises « de réajuster leurs positions », ajoutait à la confusion qu'il déplorait.

En 1965, sa nomination comme cardinal par le pape Paul VI le plonge dans une sorte d'agonie. Il se voit obligé d'assister à des cérémonies « d'une complication infinie, des habits très chers, de toutes les couleurs, et un poids immense sur le cœur, ma vie désorientée ». Ce n'est que sur les instances et de Paul VI et de Maritain, et pour saint Thomas, qu'il accepte cette dignité.

Il participe à la 4^e et dernière session du concile Vatican II. Le 21 septembre 1965, il intervient dans le débat sur la liberté religieuse. Ses paroles, qui font une profonde impression, sont publiées dans la *Documentation catholique* sous le titre, *S'opposer aux erreurs par les armes de la lumière*. Il y exclut que soit fait violence « à l'homme qui se trompe ou qui pêche, ou à celui dont la conscience est erronée ». A une autre occasion, il réaffirme la doctrine de l'Église à propos de l'indissolubilité du mariage. Après le Concile, il est nommé membre de la commission cardinalice chargée d'examiner le *Catéchisme hollandais*. Il propose de nombreux ajouts et modifications, tout en appelant de ses vœux un catéchisme pour l'Église universelle. Il souffre de la réforme liturgique, sans parler des expériences hasardeuses qui lui paraissent des coups portés à l'intégrité de la doctrine. Mais, par obéissance à l'Église, à Paul VI qu'il vénère, il célèbre la messe en français. Lors d'un cours à Genève, le 29 novembre 1969, il déclare : « Demain matin, pour la première fois, je dirai le nouvel *Ordo Missae*, avec une grande obéissance... La beauté de la liturgie latine, l'ancien *Ordo*, c'est un peu comme notre chair et notre sang qu'il faut quitter. »

La sainteté de l'Église

Il est évidemment impossible de présenter en quelques lignes la pensée du théologien. Son œuvre majeure, *L'Église du Verbe incarné*, à laquelle il commença à travailler dès 1930, et dont le 3^e volume sortit en 1969, est une véritable somme. Un professeur à la Faculté protestante de théologie de Genève a déclaré que la lecture de cet ouvrage lui avait véritablement fait connaître le catholicisme.

portrait

Pour en savoir plus

Guy Boissard,
Charles Journet
 (1891-1975), Salvator,
 Paris 2008, 604 p.

Prenons néanmoins quelques thèmes essentiels, parmi lesquels la Messe, à laquelle, tout au long de sa vie, il revint constamment et à laquelle, en 1957, il consacra un ouvrage, *La Messe, présence du sacrifice de la Croix*. « La Messe, écrit-il, ne sera pas un autre sacrifice que l'unique sacrifice rédempteur mais une autre présence... de l'unique sacrifice rédempteur. » Position que résume bien Pierre-Marie Emonet, dans *Le cardinal Journet, portrait intérieur*² : à l'instant de la consécration, « c'est pendant un moment, un bref moment spirituel, le contact immédiat avec l'événement spirituel de la rédemption du monde. Nous nous trouvons comme la Vierge et saint Jean au pied de la Croix ».

« C'est l'eucharistie qui fait l'Eglise », affirmait le professeur à ses élèves du Séminaire, et c'est à l'Eglise qu'il consacra son œuvre maîtresse. « L'Eglise ne forme avec le Christ qu'une seule personne mystique pour adorer, offrir, supplier. » Elle comprend tous les baptisés de tous les temps et tous les justes de tous les temps, « petit troupeau, peuple immense ». A une de ses correspondantes, il précise : « Il me semble qu'elle doit dans son élite redevenir toujours plus petit troupeau, pour s'agréger par la prière, la souffrance, la fidélité, un peuple toujours plus immense. » Charles Journet devait à sainte Catherine de Sienne l'intuition qui sous-tend toute son œuvre : l'Eglise est pure, sans tache et sans péché, même si elle est formée de pécheurs. « La foi est de rencontrer l'Eglise sous les haillons dont la couvrir la sottise ou la folie de ses enfants ; de toucher la paix des profondeurs sous l'agitation des tempêtes. »

Il s'émerveille devant le retable de l'*Agneau mystique* dû aux frères Van Eyck (1426-1431), dans l'église de Saint-Bavon à Gand. Il lui consacre

quelques pages dans *L'Eglise du Verbe incarné* et voit, dans ce splendide polyptyque, « l'Eglise, prémices de l'univers réconcilié dans le Christ ».

Un des autres thèmes sur lesquels il insiste est la différence entre les grandeurs de hiérarchie et les grandeurs de sainteté. Les premières sont nécessaires, mais disparaîtront à la fin des temps, les secondes sont « d'un autre ordre », pour parler comme Pascal, et demeureront éternellement.

Un contemplatif

Charles Journet, comme saint Thomas, était à la fois un théologien et un contemplatif. Mgr Pierre Mamie, qui fut son élève, son secrétaire, son disciple, nous le montre dans les rues de Fribourg : « Il montait chaque jour pour prier dans un sanctuaire marial près de Fribourg (Notre-Dame de Bourguillon). Dans la rue, il donnait l'impression d'être ailleurs. Et si quelqu'un avait la simplicité ou l'audace de l'arrêter sur son chemin, il découvrirait un homme attentif, prévenant, mais aussi visiblement pressé de retrouver quelqu'un d'autre. »

Le théologien suisse fut un guide spirituel pour de nombreuses personnes. Il avait accueilli certaines d'entre elles dans l'Eglise. De nombreux fragments de lettres adressées à ceux qui lui faisaient confiance sont réunis dans *Comme une flèche de feu* (1981). Il a prêché des retraites dans plusieurs monastères en Suisse, en Italie et en France. Par-dessus tout, il aimait se retirer à La Valsainte, où il est inhumé depuis 1975.

Ci. F.

2 • CLD, Chambray-lès-Tours 1983, 174 p.